Document generated on 10/12/2024 1:49 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

-2- *L'Armoire de Pantagruel* de Claude Jasmin

Claude Jasmin, *l'Armoire de Pantagruel*, Montréal, Leméac, 1982, 138 p

Gilles Cossette

Number 27, Fall 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39631ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Cossette, G. (1982). Review of [-2- *L'Armoire de Pantagruel* de Claude Jasmin / Claude Jasmin, *l'Armoire de Pantagruel*, Montréal, Leméac, 1982, 138 p]. *Lettres québécoises*, (27), 33–34.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

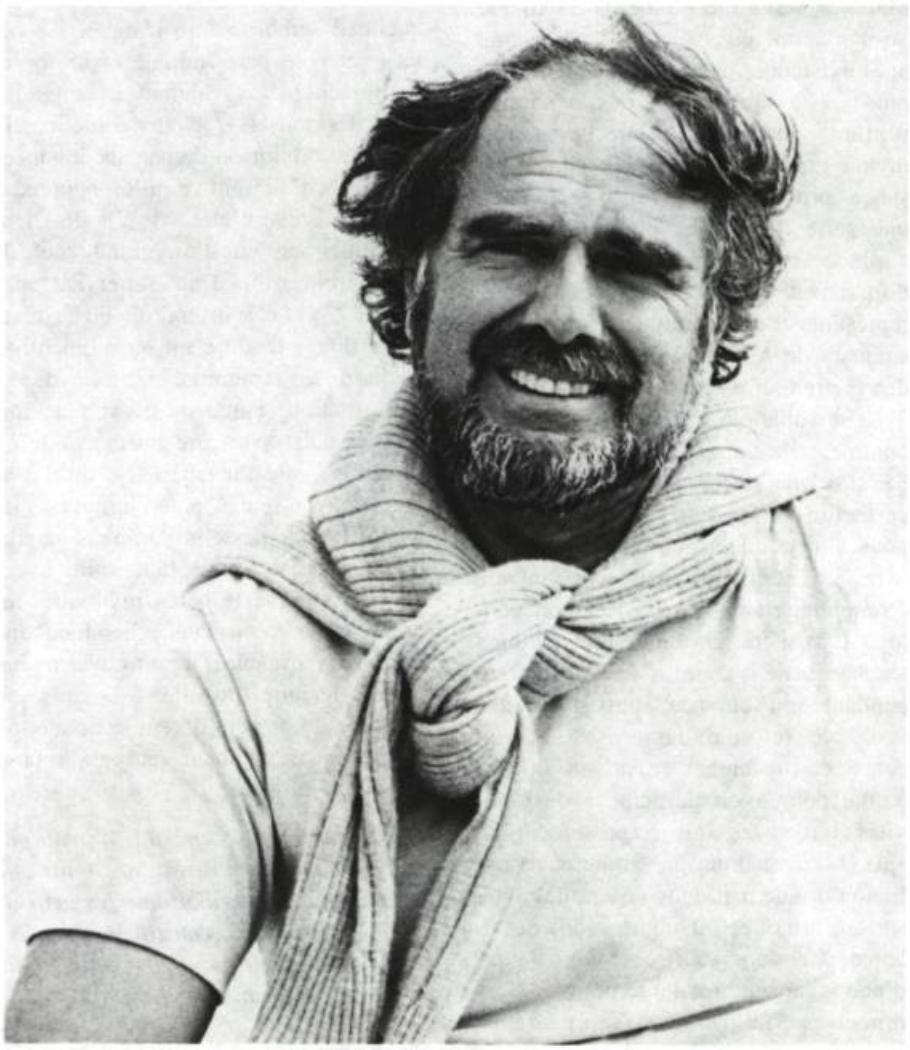
-2- L'Armoire de Pantagruel

de Claude Jasmin

Dans son dernier roman[1], Claude Jasmin illustre de façon, je dois dire magistrale, ce que peut produire une violence exacerbée en milieu urbain défavorisé. Cette fois-ci, les causes ne sont plus de l'ordre de la manie comme dans *Chère voisine*[2] mais vont fouiller les abîmes familiaux et même nationaux. Le héros unique, Richard Mars, portant par dérision le nom d'un dieu de la guerre et de la jeunesse, part en campagne militaire tel un commando solitaire qui cherche à liquider son passé. L'oeuvre, qui devrait d'ailleurs s'intituler « l'Armoire *du* Pantagruel » puisque le Pantagruel n'est pas le personnage de Rabelais comme le titre le connote mais un bar de l'est de Montréal, peut être considérée comme un *thriller*. Il s'agit en effet d'un suspense dont le motif central est la vengeance terrible d'un jeune homme en proie aux pires frustrations. On songe à ce film américain, dont j'ai oublié le nom du réalisateur mais dont le titre reste gravé en mémoire, *The living dead*, où un jeune soldat mort au Viêt-nam revient dans sa ville natale pour tuer systématiquement sa famille et leurs amis pour se venger d'avoir été envoyé à la guerre. Le fantastique de ce film est replacé chez Jasmin par un hyperréalisme dont l'effet, à certains moments, peut être similaire à celui produit par l'introduction de l'insolite dans le réel. Il dérange autant et se fait encore plus séditieux. Lorsque les vivants se mettent à sortir de leurs prisons-tombeaux, la sécurité des bien-pensants se trouve soumise à rude épreuve.

On connaît la verve de Jasmin bien qu'il faille admettre que son oeuvre n'a pas toujours été d'égale force. Il se promène depuis vingt ans d'un monde de révoltés au monde charmant et heureux de la petite patrie. Il a surtout exploité cette dernière facette un peu fleur bleue de son imagination. Dans *l'Armoire*, il renoue avec une certaine période de Parti-pris, celle où Jacques Renaud publiait *le Cassé*[3] et lui-même *Pleure pas Germaine*.[4] Il est évident que ces années d'écriture n'ont pas servi à rien. Jamais, à mon avis, il n'avait réussi à publier un texte aussi serré, cohérent, captivant et, disons-le, révélateur d'une certaine partie de notre mentalité collective que d'aucuns qualifient de misérabiliste mais qui, quoiqu'on en dise, est bien là derrière nos trottoirs délabrés. Ce drame familial sert de toile de fonds à un drame plus vaste, quasi national qu'est le sentiment de la frustration du pouvoir. Ce récit, à cause de toutes les « bibites » qu'il fait surgir, est une mine d'or pour la psychanalyse, même et surtout si le psychiatre visité par Mars en prend un bon coup et de quelle façon !

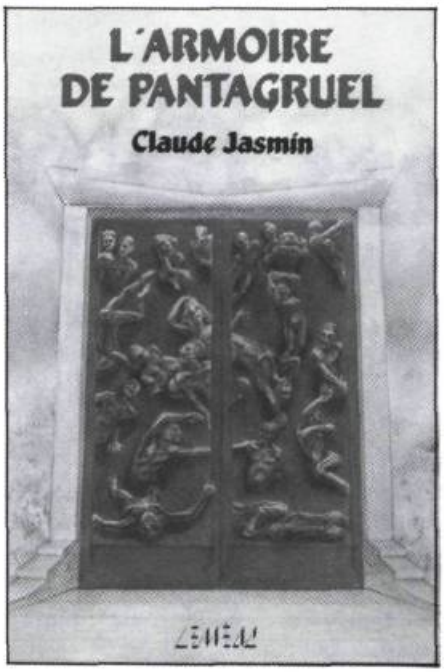
> *Ses dents volent en éclats, Richard tire toute une rafale en criant : « Ça te ferme la yeule ben raide hein mon sacrament ? » Le docteur Francis s'écroule au pied de son fauteuil. (p. 61)*



En fait, Richard Mars en veut à la société des biens nantis que représentent tous ceux qui l'ont jugé sans même se donner la peine de le comprendre.

> *Pourquoi, lui, Richard Mars, n'avait-il pas eu droit à des* parents normaux ? *À un père qui aurait pu* parler, *le guider, lui inculquer les utiles leçons de* réussite sociale, *[. . .]. Une fièvre bizarre faite d'envie, de* jalousie morbide *qui soudain lui échauffe le sang, qui l'enrage. Cet homme chanceux n'a pas eu de coeur : il a osé le classer, le mettre dans un dossier fatal. Pourquoi lui ? Lui, le malchanceux, le petit garçon qu'on enferme dans une armoire bancale rue de Castelnau. (p. 54)*

Si l'on reconstitue le fil de la vie de Mars qui nous est distillé par bribes et dont les échos prennent l'allure d'une obsession maladive née de cette frustration de n'avoir pas pu réaliser un grand rêve de bonheur, somme toute banal, on se rend compte que tous les obstacles, tous les malheurs donnent à Mars la stature d'un héros mythique qu'il n'aurait pu avoir s'il avait connu une existence heureuse. Gilbert Durand[5], à la suite de Charles Baudoin[6], soutient que pour qu'un héros soit mythique, il lui faut connaître une naissance problématique, qu'il connaisse une série d'épreuves pour prouver sa vaillance et qu'il parvienne à la quête d'un trésor. Or, l'homme québécois que représente d'une certaine façon le personnage de Mars ne rencontre que les deux premières exigences du héros. Tout se solde par l'échec. Son histoire, comme celle de son pays, est une épopée d'échecs retentissants si je peux me permettre de parodier l'hymne qu'on nous a si joliment et si bêtement écrit. Mars est cet être à la naissance violente (comprendre : les forceps) et non voulue par sa mère. On l'a de plus toujours tenu enfermé d'abord dans une armoire pendant son enfance, puis dans une école de réforme durant son adolescence et finalement en prison à l'âge adulte pour avoir participé à des activités terroristes qui s'apparentent au F.L.Q. C'est donc un emmuré vivant. Et son drame naît dans sa famille, autre sorte d'armoire, où règne la loi du silence. Ce dont souffre le héros c'est d'une incapacité totale de pouvoir s'exprimer par la parole et sa frustration



vient du fait qu'il sait que la parole a ce pouvoir de domination. Son père est décrit comme un demi sourd, silencieux au point d'être pratiquement muet, un être ratatiné, un sous-homme qui vit dans un milieu d'une médiocrité à laquelle il semble s'être résigné. Le fils va rejeter ce père indigne et se forger un modèle idéal. À défaut de langue, il aura des muscles. Nourri uniquement de textes bibliques, de bandes dessinées et d'un brin de tout ce qu'on apprend à l'école, il rêve d'être « le fils de Dieu, de Superman ou d'un grand chef de tribu iroquoise, d'un super-Tarzan » (p. 22-23). Le seul endroit où le texte cesse d'être tendu c'est au moment où Richard se remémore le jour de sa confirmation. Parce qu'il est plus fort que les autres, le curé lui demande de forcer la porte du tabernacle qu'il s'avère être le seul à pouvoir ouvrir. Le jeune Hercule passe brillamment sa première épreuve et se fait, suite à cet exploit, comme le héros mythique, redresseur de torts. Puis, cherchant une cause, le narrateur n'a pu trouver mieux que de le faire travailler à la cause du pays. Faute de père il veut se donner un pays. Mais le malheur veut que le pays ressemble au père :

> *Son père, il lui semblait, n'avait pas dit cinquante phrases dans toute son enfance. Il imaginait que les gens de sa race étaient constitués de pères muets. Que le pays tout entier était peuplé de demi-muets. (p. 31)*

Tout naturellement, il sera fasciné par une grande parleuse, Carole Malbeuf qui parle tellement qu'elle raconte tout à la police. Il n'est pas très difficile de reconnaître Carole Devault sous le personnage de cette femme aussi néfaste que fatale et qui est la cause de la déchéance totale du héros qui se laisse berner par cette sirène dont le chant le perd. Enfin, faute d'avoir pu sauver le monde, il invente un stratagème pour aller nettoyer son passé, ses écuries d'Augias à lui, c'est-à-dire, dans son cas, détruire ce qui l'avait lui-même anéanti : la famille, la justice et même l'amour.

Ce *thriller* dramatique est admirablement aménagé. À l'action trépidante, et qui encore nous fascine par sa violence, s'entremêlent des flashbacks qui éclairent les raisons d'un tel agissement. Je me suis surtout attaché à ce dernier aspect parce qu'il est plutôt indécent de résumer une intrigue sur quoi repose en partie le plaisir de la lecture, c'est-à-dire, dans le cas du *thriller*, la surprise. En ce sens, Jasmin a été très avisé de se servir de cette forme pour habiller le sempiternel problème de la condition québécoise.

Ce traité du désespoir sur le mode fictif reflète assez bien un certain Québec où tout s'effrite et où en même temps tout est silence. Richard Mars n'est pas à proprement parler un cas pathologique. Il symboliserait davantage un Québec qui cherche désespérément à être en santé mais dont on étouffe toutes les velléités d'épanouissement. Et le roman raconte comment un volcan longtemps retenu peut faire des ravages. Il donne l'impression que nous sommes assis sur une bombe et ceux qui liront *l'Armoire* trouveront plaisir à voir se dérouler un récit qui mitraille sans arrêt ce qu'on veut nous faire prendre pour la rassurante réalité. □

1. Claude Jasmin, *l'Armoire de Pantagruel*, Montréal, Leméac, 1982, 138 p.
2. Chrystine Brouillet, *Chère voisine*, Montréal, Les Quinze, 1982.
3. Jacques Renaud, *Le Cassé*, Montréal, Parti pris.
4. Claude Jasmin, *Pleure pas Germaine*, Montréal, Parti pris.
5. Gilbert Durand, *le Décor mythique de la Chartreuse de Parme*, Paris, José Corti, 1961.
6. Charles Baudoin, *le Triomphe du héros*, Paris, Plon, 1952.